

Puis, grossissant sa voix, il répéta :

— C'est vous qui avez été les provocateurs ! vous serez punis ! Je veux que demain les Boulonnais soient témoins de cette punition, comme j'espère qu'ils le seront de votre repentir, car, en égorgeant froidement vos frères d'armes, vous avez plus que démerité d'eux et de moi. Commandant Gros, ajoutez-il d'une voix éclatante, faites mettre *l'arme sous le bras gauche* à ces hommes-là, car aujourd'hui ils ne sont pas dignes de me présenter les armes.... Allons, commandant ! *par file à droite*, et qu'ils rentrent à leur quartier, où vous les consignez tous !... Maintenant, à demain !

Et l'empereur se retira. Lorsque l'aigle vint à passer devant lui et que le drapeau s'inclina, Napoléon tourna la tête pour éviter de le saluer. Cette marque affectée d'indifférence n'échappa à aucun des grognards et leur porta au cœur un coup sensible. Ce n'était là cependant que le commencement de la punition qu'avait résolue l'empereur, punition bien légère pour qui ne connaissait pas la susceptibilité des soldats de la vieille garde.

Napoléon fit imprimer le soir même les couplets cause de tout le malheur. Il les fit distribuer ensuite avec profusion dans la ville, et les envoya le lendemain matin au colonel Dorsenne, en ordonnant que ceux des grenadiers qui s'étaient battus la veille les portassent attachés sur leur poitrine, à côté du revers de l'habit, et parussent ainsi *décorés* devant lui.

Ce fut réellement un spectacle attendrissant que de voir ces braves défilant la parade avec ce maudit petit papier blanc qui tranchait sur leur uniforme bleu. Tous passèrent en silence devant l'empereur, l'air morne et abattu, et si quelques-uns osèrent lever les yeux sur lui, ce ne fut que pour lui jeter un regard suppliant. On vit de grosses larmes couler dans les yeux de ceux des *grognards* qui s'étaient montrés les plus acharnés contre ces pauvres *relintintins*. Morland, entre autres, suffoquait ; il est vrai qu'il devait avoir sur la conscience plus d'une botte secrète à se reprocher.

Pendant ce temps, Napoléon, à cheval et entouré d'un brillant état-major, conservait son impassible sévérité, tandis que la foule des habitants de Boulogne ne cessait de crier : *Vive l'empereur !* Le cri de *vive la vieille garde !* s'étant fait entendre une fois, Napoléon l'étouffa aussitôt en se retournant vivement sur son cheval et en faisant de la main un geste comme pour dire : *Taisez-vous !* et la foule s'était tue, car elle avait compris son intention ; elle savait qu'il n'était pas homme à garder longtemps rancune à ses vieux compagnons de gloire, à la poitrine desquels il allait bientôt attacher un insigne tout nouveau et plus héroïque que ce petit papier imprimé... l'étoile de la Légion d'honneur !

Or, le soir même, la guinguette des grenadiers de la vieille garde était encombrée. Tous les soldats de la ligne qui avaient été blessés par eux vinrent la visiter ; et, au fur et à mesure qu'un des champions entrerait, Morland le prenait dans ses bras, l'embrassait et le serrait à l'étouffer, en lui disant d'un ton théâtral :

— A la vie, à la mort !

Le maître de la guinguette profita sans doute de l'enthousiasme général pour mettre un peu plus d'eau que d'habitude dans son vin. Quoi qu'il en soit, d'après le conseil que lui

donna un loustic du 10^e d'infanterie légère, à la place de son enseigne insignifiante, il fit peindre de profil une grosse tête de matelot anglais avec un nez d'une longueur démesurée, et fit écrire au-dessous les vers suivants de la chanson qui avait provoqué le triste événement de la veille. Ces vers rappelaient en même temps l'attentat commis sur la personne de Napoléon quatre ans auparavant :

“En vous forçant à l'arme égale,
Vous verrez que nos soldats
Ont la machine infernale
Placée au bout de leurs bras.”

L'empereur ne s'était pas trompé en disant que les couplets de cette chanson devaient être détestables ; mais en apprenant le dénouement de ce drame sanglant, il parut fort satisfait, et dit à Rapp en souriant :

— Une chose m'étonne dans tout cela : c'est que M. *Tron de Diou Bagasse* ne se soit pas fourré dans cette bagarre.

Cependant, tous ceux qui dans l'armée avaient obtenu des armes d'honneur, avaient reçu une lettre d'avis qui leur annonçait que pour acquitter la dette de la patrie envers eux, et remplacer ces armes qu'ils avaient su mériter à différentes époques, ils étaient nommés chevaliers, officiers, commandeurs ou grands officiers de la Légion d'honneur. Lors de l'institution de l'ordre, trois ans auparavant, cette création d'une nouvelle noblesse avait rencontré de la part des pouvoirs de l'Etat, auxquels son adoption avait été soumise, une opposition presque unanime. Napoléon l'avait emportée, mais l'affaire avait été si chaude, qu'il avait dit à cette occasion :

— C'était trop tôt ; j'aurais dû attendre. Les préventions sont encore trop fortes. Ils ne m'ont pas compris ; et puis les orateurs du projet l'ont mal défendu. Le goût des distinctions doit nécessairement revenir, parce qu'il tient à la nature de l'homme. Je réponds qu'on obtiendra de grands résultats de mon institution, *si par la suite on ne la gâte pas*.

Comprenant donc qu'il ne fallait pas heurter de front des opinions encore ardentes, Napoléon avait attendu que ces mêmes pouvoirs l'eussent proclamé *empereur* pour faire ce qu'il appelait son *classement* des différentes croix qu'il voulait distribuer. Cette générosité surprit tout le monde, parce que, dans l'origine, on avait cru que la récompense et la distinction seraient uniformes pour tous. Il n'en fut pas ainsi ; et plus tard, Napoléon créa même des dignités au-dessus de celles de grand officier de la Légion d'honneur, telles que grand-croix, grand-cordon, grand-aigle et grand dignitaire de l'empire.

Or, le 16 août 1804, à huit heures du matin, 80,000 hommes des camps de Bruges, d'Arras, de Montreuil, d'Amiens, d'Ostende, de Calais, de Dunkerque, de Furnes, de Wimeux, d'Ambletouse, etc., furent rassemblés et réunis, sous les ordres du maréchal Soult, à droite du port de Boulogne.

Là, au fond d'un spacieux amphithéâtre formé par la nature, et non loin de la terrible *Tour d'Ordre*, on avait tracé l'emplacement de l'armée de manière à ce que le front présentât l'arc concave d'une demi-circonférence, et que chacune des colonnes figurât un rayon dirigé sur le trône de l'empereur, situé au centre du diamètre. Ce trône, qui avait cent pieds d'étendue, était un tertre de forme carrée, semblable à ceux que les armées romaines élevaient à leurs empereurs, e-